

vital. Peu à peu la lueur de l'œil s'adoucit sous la paupière. Le regard s'éteint. Il mire une dernière fois par l'embrasement de la porte l'aspect familier des étables que le crépuscule enveloppe d'une lumière dorée. La gueule meurtrie à la corde est fleurie d'une bave blanche qui fait de petites bulles.

Quand Fonse, ensanglanté jusqu'à l'épaule, retire le couteau, le verrat se contracte dans un dernier spasme et s'étale inerte. Les chiens affolés viennent d'entrer pour lécher les caillots de sang.

LES SOIRS ROUGES

Pantoum

La mort a clopiné sous les vieux reverbères,
Avec ses bras osseux chargés de grands corps nus.
Rageuse, elle traça des gestes lapidaires
Vers l'horizon sonore où gigaient des pendus.

Avec ses bras osseux chargés de grands corps nus,
Sautelant d'un pas sec par les routes lunaires,
Vers l'horizon sonore où gigaient des pendus,
La mort a regagné ses mornes cimetières.

Sautelant d'un pas sec par les routes lunaires,
La mort sur son passage a semé mauvais sorts;
La mort a regagné ses mornes cimetières.
Au loin, les trois pendus dansaient sur leurs remords.

La mort, sur son passage, a semé mauvais sorts;
Elle creusa le sol près des rocs tumulaires.
Au loin, les trois pendus dansaient sur leurs remords.
Elle enterra les corps drapés de noirs suaires.

Elle creusa le sol près des rocs tumulaires
Tandis qu'au loin les trois pendus sautaient encor;
Elle enterra les corps drapés de noirs suaires.
Des cierges dans la nuit tordaient leurs flammes d'or...

ANNE HÉBERT (1916)

Fille de Maurice Hébert, critique littéraire, et cousine d'Hector de Saint-Denys Garneau, Anne Hébert se prépare à la carrière littéraire en lisant les grands poètes français (notamment Claudel, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Eluard, Supervielle); c'est sous l'effet de ces influences qu'elle compose les poèmes des

Songes en équilibre (1942). Avec *Le Torrent* (1950), la personnalité de l'écrivain s'affirme: Anne Hébert s'engage dans l'exploration d'un univers intérieur qui la conduit au *Tombeau des rois* (poèmes, 1953), royaume de la mort à soi sous la pression d'un inconscient collectif qui dessèche les sources vives du cœur, puis à la claustration des *Chambres de bois* (roman, 1958), dont elle s'échappe pour de bon avec le *Mystère de la parole* (dans *Poèmes*, 1960), poésie au rythme large comme celui des saisons. La victoire intérieure, acquise de haute lutte, a besoin d'être consolidée; Anne Hébert la renouvelle de façon apparemment plus objective à travers Élisabeth d'Aulnières, héroïne de son grand roman *Kamou-raska* (1970) — dont Claude Jutra a tiré un bon film —, et sœur Julie de la Trinité, personnage central des *Enfants du sabbat* (1975), roman-exorcisme des démons communautaires (ou nationaux). Parallèlement à la voie poético-romanesque que nous venons de retracer, Anne Hébert a suivi un semblable itinéraire en quatre drames lyriques: *L'Arche de midi* (1946), *Les Invités au procès* (1952), *La Mercière assassinée* (1959) et *Le Temps sauvage* (1966). À travers toutes ces œuvres, d'écritures fort différentes parfois, l'on retrouve la même exigence de perfection qui a fait d'Anne Hébert l'un des plus grands écrivains québécois. Son œuvre a été abondamment commentée, tant en France — où réside maintenant l'écrivain — qu'au Québec.

LES SONGES EN ÉQUILIBRE

Sous la pluie

Le paysage est long,
À perte de vue
Sous la pluie,
Perdu
Sous la pluie,
Sous la brume.

Mon âme sous la brume,
La brume froide et blanche,
Dans ce paysage,
Perdue sous la pluie,
Sous la pluie,
Perdue
Sous la brume.

Où sont les jours?
Et ce goût qu'on avait
Des jours, au réveil?
Perdus, perdus
Sous la pluie,
Sous la brume.

Et le bois de cette chambre,
Couleur de miel,
Avec cette Vierge trop bleu;

Cette paroi d'or,
Et cette Vierge bleue
Qui ruisselait
À la lumière, telle
Une icône enluminée?
L'icône est maintenant éteinte,
Éteinte
Sous la pluie,
Sous la brume.

Où sont les images?
Les belles images colorées?
Le relief et la saveur
Des choses?

En vain dans mon cœur
Je guette.
Il ne passe rien,
Rien que la pluie,
Que la brume.

Qu'est devenue
L'enfant,
Belle inconnue
Qu'on venait à peine
De pressentir, blottie
À côté de soi?

Elle m'a frôlé la main;
J'ai hésité à la suivre.
Hélas! je n'avais que juste le temps!
Et le vide de son absence
M'a révélé la forme
De cette sœur en voyage,
Perdue sous la pluie,
Perdue sous la brume.

Même si elle s'y trouvait encore,
Endormie
Sous la pluie,
Comment la reconnaîtrais-je?
Puisque je ne me reconnais plus,
Pas bien sûre de m'être jamais connue,
Aveugle, errante,
Perdue sous la pluie,
Perdue sous la brume.

Et pourquoi essayer
De la chercher, Elle,
Dans la brume?

Mais que suis-je donc,
Et quelle est cette voix
Qui m'appelle doucement
Dans la brume,
Sous la pluie?...

LE TOMBEAU DES ROIS

Éveil au seuil d'une fontaine

Ô! spacieux loisir
Fontaine intacte
Devant moi déroulée
À l'heure
Où quittant du sommeil
La pénétrante nuit
Dense forêt
Des songes inattendus
Je reprends mes yeux ouverts et lucides
Mes actes coutumiers et sans surprises
Premiers reflets en l'eau vierge du matin.

La nuit a tout effacé mes anciennes traces.
Sur l'eau égale
S'étend
La surface plane
Pure à perte de vue
D'une eau inconnue.

Et je sens dans mes doigts
À la racine de mon poignet
Dans tout le bras
Jusqu'à l'attache de l'épaule
Sourdre un geste
Qui se crée
Et dont j'ignore encore
L'enchantement profond.

Sous la pluie

Ah que la pluie dure!
Lente fraîcheur

Sur le monde replié
Passif et doux.

Pluie pluie
Lente lente pluie
Sur celle qui dort
Ramenant sur soi le sommeil transparent
Tel un frêle abri fluide.

Séjour à demi caché
Sous la pluie
Cour intérieure dérobée
Où les gestes de peine
Ont l'air de reflets dans l'eau
Tremblante et pure

Toutes les gouttes du jour
Versées sur celle qui dort.

Nous n'apercevons son cœur
Qu'à travers le jour qu'il fait

Le jour qu'elle ramène
Sur sa peine
Comme un voile d'eau.

La fille maigre

Je suis une fille maigre
Et j'ai de beaux os.

J'ai pour eux des soins attentifs
Et d'étranges pitiés

Je les polis sans cesse
Comme de vieux métaux.

Les bijoux et les fleurs
Sont hors de saison.

Un jour je saisirai mon amant
Pour m'en faire un reliquaire d'argent.

Je me pendrai
À la place de son cœur absent.

Espace comblé,
Quel est soudain en toi cet hôte sans fièvre?

Tu marches
Tu remues;
Chacun de tes gestes
Pare d'effroi la mort enclose.

Je reçois ton tremblement
Comme un don.

Et parfois
En ta poitrine, fixée,
J'entrouvre
Mes prunelles liquides

Et bougent
Comme une eau verte
Des songes bizarres et enfantins.

La chambre fermée

Qui donc m'a conduite ici?
Il y a certainement quelqu'un
Qui a soufflé sur mes pas.
Quand est-ce que cela s'est fait?
Avec la complicité de quel ami tranquille?
Le consentement profond de quelle nuit longue?

Qui donc a dessiné la chambre?
Dans quel instant calme
A-t-on imaginé le plafond bas
La petite table verte et le couteau minuscule
Le lit de bois noir
Et toute le rose du feu
En ses jupes pourpres gonflées
Autour de son cœur possédé et gardé
Sous les flammes oranges et bleues?

Qui donc a pris la juste mesure
De la croix tremblante de mes bras étendus?
Les quatre points cardinaux
Originent au bout de mes doigts
Pourvu que je tourne sur moi-même
Quatre fois

Tant que durera le souvenir
Du jour et de la nuit.

Mon cœur sur la table posé,
Qui donc a mis le couvert avec soin,
Affilé le petit couteau
Sans aucun tourment
Ni précipitation?
Ma chair s'étonne et s'épuise
Sans cet hôte coutumier
Entre ses côtes déraciné.
La couleur claire du sang
Scelle la voûte creuse
Et mes mains croisées
Sur cet espace dévasté
Se glacent et s'enchantent de vide.

Ô doux corps qui dort
Le lit de bois noir te contient
Et t'enferme strictement pourvu que tu ne bouges.
Surtout n'ouvre pas les yeux!
Songe un peu
Si tu allais voir
La table servie et le couvert qui brille!

Laisse, laisse le feu teindre
La chambre de reflets
Et mûrir et ton cœur et ta chair;
Tristes époux tranchés et perdus.

La chambre de bois

Miel du temps
Sur les murs luisants
Plafond d'or
Fleurs des nœuds
cœurs fantasques du bois

Chambre fermée
Coffre clair où s'enroule mon enfance
Comme un collier désenfilé.

Je dors sur des feuilles apprivoisées
L'odeur des pins est une vieille servante aveugle
Le chant de l'eau frappe à ma tempe

Petite veine bleue rompue
Toute la rivière passe la mémoire.

Je me promène
Dans une armoire secrète.
La neige, une poignée à peine,
Fleurit sous un globe de verre
Comme une couronne de mariée.
Deux peines légères
S'étirent
Et rentrent leurs griffes.

Je vais coudre ma robe avec ce fil perdu.
J'ai des souliers bleus
Et des yeux d'enfant
Qui ne sont pas à moi.
Il faut bien vivre ici
En cet espace poli.
J'ai des vivres pour la nuit
Pourvu que je ne me lasse
De ce chant égal de rivière
Pourvu que cette servante tremblante
Ne laisse tomber sa charge d'odeurs
Tout d'un coup
Sans retour.

Il n'y a ni serrure ni clef ici
Je suis cernée de bois ancien.
J'aime un petit bougeoir vert.

Midi brûle aux carreaux d'argent
La place du monde flambe comme une forge
L'angoisse me fait de l'ombre
Je suis nue et toute noire sous un arbre amer.

L'envers du monde

Notre fatigue nous a rongées par le cœur
Nous les filles bleues de l'été
Longues tiges lisses du plus beau champ d'odeur.

Désertées de force
Soulever des pierres dans le courant,
Dévorées de soleil
Et de sourires à fleur de peau.

Hier
Nous avons mangé les plus tendres feuilles du sommeil
Les songes nous ont couchés
Au sommet de l'arbre de nuit.

Notre fatigue n'a pas dormi
Elle invente des masques de soie
Des gants d'angoisse et des chapeaux troués
Pour notre réveil et promenade à l'aube.
Rayonnent après la vie nos pas
De patience et d'habitude.

Dans nos mains peintes de sel
(Les lignes de destin sont combles de givre)
Nous tenons d'étranges lourdes têtes d'amants
Qui ne sont plus à nous
Pèsent et meurent entre nos doigts innocents.

La voix de l'oiseau
Hors de son cœur et de ses ailes rangées ailleurs
Cherche éperdument la porte de la mémoire
Pour vivre encore un petit souffle de temps.

L'une de nous se décide
Et doucement approche la terre de son oreille
Comme une boîte scellée toute sonore d'insectes prisonniers
Elle dit: « La prairie est envahie de bruit
Aucun arbre de parole n'y pousse ses racines silencieuses
Au cœur noir de la nuit.
C'est ici l'envers du monde
Qui donc nous a chassées de ce côté? »

Et cherche en vain derrière elle
Un parfum, le sillage de son âge léger
Et trouve ce doux ravin de gel en guise de mémoire.

Le tombeau des rois

J'ai mon cœur au poing.
Comme un faucon aveugle.

Le taciturne oiseau pris à mes doigts
Lampe gonflée de vin et de sang,
Je descends
Vers les tombeaux des rois

Étonnée
À peine née.

Quel fil d'Ariane me mène
Au long des dédales sourds?
L'écho des pas s'y mange à mesure.

(En quel songe
Cette enfant fut-elle liée par la cheville
Pareille à une esclave fascinée?)

L'auteur du songe
Presse le fil,
Et viennent les pas nus

Un à un
Comme les premières gouttes de pluie
Au fond du puits.

Déjà l'odeur bouge en des orages gonflés
Suinte sous le pas des portes
Aux chambres secrètes et rondes,
Là où sont dressés les lits clos.

L'immobile désir des gisants me tire.
Je regarde avec étonnement
À même les noirs ossements
Luire les pierres bleues incrustées.

Quelques tragédies patiemment travaillées,
Sur la poitrine des rois, couchées,
En guise de bijoux
Me sont offertes
Sans larmes ni regrets.

Sur une seule ligne rangés:
La fumée d'encens, le gâteau de riz séché
Et ma chair qui tremble:
Offrande rituelle et soumise.

Le masque d'or sur ma face absente
Des fleurs violettes en guise de prunelles,
L'ombre de l'amour me maquille à petits traits précis;
Et cet oiseau que j'ai
Respire
Et se plaint étrangement.

Un frisson long
Semblable au vent qui prend, d'arbre en arbre,
Agite sept grands pharaons d'ébène
En leurs étuis solennels et parés.

Ce n'est que la profondeur de la mort qui persiste,
Simulant le dernier tourment
Cherchant son apaisement
Et son éternité
En un cliquetis léger de bracelets
Cercles vains jeux d'ailleurs
Autour de la chair sacrifiée.

Avides de la source fraternelle du mal en moi
Ils me couchent et me boivent;
Sept fois, je connais l'état des os
Et la main sèche qui cherche le cœur pour le rompre.

Livide et repue de songe horrible
Les membres dénoués
Et les morts hors de moi, assassinés,
Quel reflet d'aube s'égaré ici?
D'où vient donc que cet oiseau frémit
Et tourne vers le matin
Ses prunelles crevées?

MYSTÈRE DE LA PAROLE

Poésie, solitude rompue

La poésie est une expérience profonde et mystérieuse qu'on tente en vain d'expliquer, de situer et de saisir dans sa source et son cheminement intérieur. Elle a partie liée avec la vie du poète et s'accomplit à même sa propre substance, comme sa chair et son sang. Elle appelle au fond du cœur pareille à une vie de surcroît réclamant son droit à la parole dans la lumière. Et l'aventure singulière qui commence dans les ténèbres, à ce point sacré de la vie qui presse et force le cœur, se nomme poésie.

Parfois, l'appel vient des choses et des êtres qui existent si fortement autour du poète que toute la terre semble réclamer un rayonnement de surplus, une aventure nouvelle. Et le poète lutte avec la terre muette et il apprend la résistance de son propre cœur tranquille de muet, n'ayant de cesse qu'il n'ait trouvé une voix juste et belle pour chanter les noces de l'homme avec la terre.

Ainsi Proust, grâce au prestige de sa mémoire, délivre enfin, après une longue habitation secrète en lui, les trois clochers de Martinville qui, dès leur première rencontre avec l'écrivain, s'étaient avérés non achevés, comme en

attente de cette seconde vie que la poésie peut signifier à la beauté surabondante du monde.

La poésie colore les êtres, les objets, les paysages, les sensations, d'une espèce de clarté nouvelle, particulière, qui est celle même de l'émotion du poète. Elle transplante la réalité dans une autre terre vivante qui est le cœur du poète, et cela devient une autre réalité, aussi vraie que la première. La vérité qui était éparse dans le monde prend un visage net et précis, celui d'une incarnation singulière.

Poème, musique, peinture ou sculpture, autant de moyens de donner naissance et maturité, forme et élan à cette part du monde qui vit en nous. Et je crois qu'il n'y a que la véhémence d'un très grand amour, lié à la source même du don créateur, qui puisse permettre l'œuvre d'art, la rendre efficace et durable.

Tout art, à un certain niveau, devient poésie. La poésie ne s'explique pas, elle se vit. Elle est et elle remplit. Elle prend sa place comme une créature vivante et ne se rencontre que, face à face, dans le silence et la pauvreté originelle. Et le lecteur de poésie doit également demeurer attentif et démuné en face du poème, comme un tout petit enfant qui apprend sa langue maternelle. Celui qui aborde cette terre inconnue qui est l'œuvre d'un poète nouveau ne se sent-il pas dépaysé, désarmé, tel un voyageur qui, après avoir marché longtemps sur des routes sèches, aveuglantes de soleil, tout à coup, entre en forêt? Le changement est si brusque, la vie fraîche sous les arbres ressemble si peu au soleil dur qu'il vient de quitter, que cet homme est saisi par l'étrangeté du monde et qu'il s'abandonne à l'enchantement, subjugué par une loi nouvelle, totale et envahissante, tandis qu'il expérimente avec tous ses sens altérés, la fraîcheur extraordinaire de la forêt.

Le poème s'accomplit à ce point d'extrême tension de tout l'être créateur, habitant soudain la plénitude de l'instant, dans la joie d'être et de faire. Cet instant présent, lourd de l'expérience accumulée au cours de toute une vie antérieure, est cerné, saisi, projeté hors du temps. Par cet effort mystérieux le poète tend, de toutes ses forces, vers l'absolu, sans rien en lui qui se refuse, se ménage ou se réserve, au risque même de périr.

Mais toute œuvre, si grande soit-elle, ne garde-t-elle pas en son cœur, un manque secret, une poignante imperfection qui est le signe même de la condition humaine dont l'art demeure une des plus hautes manifestations? Rien de plus émouvant pour moi que ce signe de la terre qui blesse la beauté en plein visage et lui confère sa véritable, sensible grandeur.

L'artiste n'est pas le rival de Dieu. Il ne tente pas de refaire la création. Il demeure attentif à l'appel du don en lui. Et toute sa vie n'est qu'une longue amoureuse attention à la grâce. Il lutte avec l'ange dans la nuit. Il sait le prix du jour et de la lumière. Il apprend, à l'exemple de René Char, que « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. »

Pas plus que l'araignée qui file sa toile et que la plante qui fait ses feuilles et ses fleurs, l'artiste « n'invente ». Il remplit son rôle, et accomplit ce pour quoi il est au monde. Il doit se garder d'intervenir, de crainte de fausser sa vérité intérieure. Et ce n'est pas une mince affaire que de demeurer fidèle à sa plus profonde vérité, si redoutable soit-elle, de lui livrer passage